Emmanuelle Prak-Derrington

Thomas Bernhard, la répétition im-pertinente ou le refus de reformulation. L'exemple du récit autobiographique *La cave. Un retrait*

Dans le langage écrit normé, la répétition a mauvaise réputation. Faut-il voir un lien entre ce mépris normatif et le peu d'intérêt qu'elle suscite dans le champ des études sur la reformulation ?[1] Ou bien les causes à l'origine de cette indifférence sont-elles plus profondes qu'il n'y paraît ? Si la reformulation, c'est deux mots pour une chose, comment voir une non-coïncidence du dire, une nomination plurielle, là où apparemment le dire est le même et où il n'y a qu'un seul mot, répété, certes, mais même ? C'est là le paradoxe – et l'intérêt – de la répétition. C'est l'Autre du Même, pour reprendre l'expression de Genette, qui contraint à voir l'altérité dans l'identité, la division alors même que la répétition ne donne qu'un seul signifiant.

Il me faut rappeler que les deux opérations de reformulation (REF) et de répétition (REP) relèvent d'un même mouvement énonciatif, dans la mesure où le segment repris par la répétition ne peut jamais coïncider exactement avec la séquence-source. La répétition à l'identique est impossible, l'acte et la situation d'énonciation n'étant jamais reduplicables : le seul fait de répéter implique un changement de perspective énonciative. La répétition est alors à la reformulation ce que l'écriture blanche était à Barthes : son impossible "degré zéro". Je rejoins ici la position de A.- M. Clinquart, qui ne tient pas compte de la dichotomie reprise / reformulation et propose une définition qui utilise indifféremment les deux termes pour désigner ces activités verbales." (CLINQUART 1996 : 153)

> […] la reformulation (ou la reprise) est le phénomène par lequel une séquence discursive antérieure est reprise au cours d'une même interaction, inférant ainsi un changement de perspective énonciative. (*ibid.*)

J'ai choisi d'étudier un auteur qui se prête idéalement à l'étude de la répétition, et qui permet de mettre fin à l'opposition exclusive entre reformulation et répétition puisque chez lui les deux sont inextricablement liées, et n'existent pas l'une sans l'autre : c'est l'écrivain autrichien Thomas Bernhard. La répétition, constante et obsessionnelle chez Bernhard, a déjà fait l'objet de nombreuses études, qui mettent par exemple à jour la musicalité de son écriture, qui

---

[1] Les travaux de Madeleine Frédéric (1985) et, plus récemment, la thèse d'Elisabeth Richard(2000) sur la répétition constituent, au milieu de ce désintérêt, une exception.

décline inlassablement les mêmes thèmes en de multiples variations, à l'intérieur d'un même livre, comme dans tous ses livres. Le caractère lancinant et monotone de sa prose divise ses lecteurs en deux camps irréconciliables : les fascinés et les adversaires réfractaires à la fascination, véhéments dans leur refus et leur opposition. L'écriture de Bernhard est transgressive, et c'est la répétition qui, pour une grande part, fonde cette transgression.

Je vais donc pour cet exposé renverser la perspective quant aux rapports entre REF et REP : je ne considérerai la REF qu'en tant qu'elle s'intègre dans le mouvement plus général de la REP. L'objectif de cette étude est, au delà des remarques particulières sur le style d'un auteur, de réhabiliter l'intérêt pour le concept de répétition, trop souvent déprécié et méconnu.

Nous verrons dans un premier temps comment la reformulation s'intègre dans le mouvement *général* de la répétition (la répétition est reformulante), puis comment la répétition feint de reformuler (la répétition comme désignation faussement duelle) enfin comment la répétition peut être comprise comme un mouvement de reprise non-reformulante (la rédénomination systématique ou le refus d'anaphorisation).

Remarque

Avant de commencer cette étude, il me faut rappeler une contrainte incontournable mais qui pèse lourdement dans le déroulement des analyses présentées : celle de devoir présenter un corpus d'exemples déjà reformulés, puisque nécessairement traduits. Le passage de l'allemand au français gomme en partie la prégnance et surtout l'impertinence de la répétition bernhardienne. Cette perte s'explique d'une part par les différences constitutives à la langue elle-même[2], d'autre part par la réticence des traducteurs français, prisonniers à leur corps défendant des préjugés normatifs qui frappent la répétition, à assumer le jusqu'au-boutisme de la répétition chez Bernhard.[3]

1 LA REPETITION EST REFORMULANTE

1.1 La reformulation intraphrastique est une répétition pour le texte

---

[2] Par exemple, Bernhard joue des procédés de dérivation et surtout de composition lexicale pour créer de nombreux néologismes, alors que le français ne dispose pas d'un système de composition morphologique et doit combiner des mots séparés. Le français décompacte donc les créations bernhardiennes en les transformant en constructions syntaxiques libres : le mot unique « Fünfzigkiloerdäpfelsäcke » devient ainsi « des sacs de cinquante kilos de pomme de terre ».

[3] Traduction française d'Albert Kohn, chez Gallimard (1982).

Je ne m'intéresserai pas aux reformulations "classiques" (deux mots pour une chose) que l'on peut trouver chez Bernhard. A mon sens, ce n'est pas là que réside l'irréductible originalité de sa prose. J'ai choisi de ne m'intéresser aux reformulations qu'en tant qu'elles étaient répétantes. Le premier cas qui se présente est celui d'une reformulation, intraphrastique, en contact immédiat, qui se transforme, au niveau transphrastique et textuel, en répétition en contact différé. Ainsi, l'autrement dit est (très souvent) ou bien du déjà-dit…

(1) Sans cesse la cité de Scherzhauserfeld **– cette petite imperfection** – surgissait dans les colonnes des quotidiens sous forme de chronique judiciaire ou sous forme de déclarations apaisantes du gouvernement provincial.

(2) Ici, tous étaient en position d'attente et, dans la cité de Scherzhauserfeld, la pensée était une pensée en position d'attente. La cité de Scherzhauserfeld était **la petite imperfection quotidienne**, terrible, de cette ville, les édiles étaient parfaitement conscients de **cette petite imperfection**. Sans cesse la cité de Scherzhauserfeld **– cette petite imperfection –** surgissait dans les colonnes des quotidiens sous forme de chronique judiciaire ou sous forme de déclarations apaisantes du gouvernement provincial. Et les habitants de cette petite imperfection de Salzbourg étaient conscients du fait que, tous ensemble, ils représentaient **cette petite imperfection**.

…et/ou bien l'annonce d'un re-dit à venir. Le nombre de reformulations est en relation proportionnelle avec le nombre de répétitions à venir. Ainsi, le récit est ouvert à la première page, la première phrase, par deux séries de reformulations non répétantes, qui circonscrivent d'emblée, de manière prospective, ce qui va être le THEME de l'ensemble du récit. L'anticipation caractérise de nombreux incipit bernhardiens.[4] La première série, des participiales, explicitent en effet toutes le même syntagme, qui peut être considéré comme l'emblème de *La Cave* (voire de toute l'œuvre de Bernhard) : il s'agit du groupe prépositionnel *dans le sens opposé*. Je cite ci-après la deuxième série de reformulations, des appositions nominales classiques, qui ne donnent pas moins de cinq dénominations différentes pour qualifier le quartier où le jeune Bernhard a choisi de faire son apprentissage, la cité de Schezhauserfeld.

(3) Les autres humains, je les rencontrai *dans le sens opposé*, en cessant d'aller au lycée que je détestais pour me rendre sur mon lieu d'apprentissage […] pour me rendre, **à la Haute Ecole des marginaux et de pauvres (1), la Haute Ecole**

---

[4] C'est une caractéristique des incipit bernhardiens que de compacter ainsi "l'histoire" à venir dans une première phrase géante. A. Betten (2002 : 185) y voit une double justification. Il valide d'entrée de jeu sa réputation autoproclamée de "démolisseur d'histoires" (*Geschichtenzerstörer*) et affirme la prééminence de la forme et des variations par rapport au contenu.

> **des fous (2), la cité de Scherzhauserfeld (3), quartier de terreur absolu de la ville (4), la source de presque tous les procès des cours pénales de Salzburg (5),** dans la cave convertie en magasin de comestibles de Karl Podlaha (5+1) […] (p. 10-11, en italiques dans le texte)

L'accumulation de reformulations est proportionnel à l'importance des variations-répétitions dont le syntagme nominal "la cité de Scherzhauserfeld" (placé ici exactement au centre des prédications secondes) va être l'objet tout au long des deux premiers tiers du récit.

1.2 Répétition des mots avec variations: X1 et X2 sont différents

Au niveau de la phrase et des compléments du verbe, il est aisé de constater comment les deux phénomènes, loin d'être dissociés, fonctionnent de concert. Bernhard répète en reformulant ou/et reformule en répétant. L'intrication est telle qu'il est, de fait, impossible de nommer ces occurrences : s'agit-il de répétitions reformulantes ou de reformulations répétantes ? Je qualifierai ces reformulations répétantes ou répétitions reformulantes de "classiques" ou "non-transgressives", dans la mesure où le choix de la double nomination introduit un écart immédiatement visible pour le lecteur, un changement de la perspective énonciative sans surcharge interprétative. Les raisons à l'origine de la REP/REF sont multiples, ce n'est pas ici mon propos de dresser l'inventaire des possibles "trajets de non-coïncidence"[5], mais la spécificité bernhardienne consiste justement à coupler équivalence sémantique et équivalence formelle maximale. Ainsi, le segment reformulateur reprend tout ou une partie du dit pour n'y apporter qu'une infime variation.

1.2.1 La variation est un ajout (X_1, X_2 Y)

La reformulation, lorsqu'elle se présente sous la forme d'un ajout, s'interprète souvent comme une gradation. En (4), la précision, explicitement donnée par le marqueur de reformulation, est un superlatif, en (5) c'est l'épithète "total" qui marque le passage à un degré supérieur dans la pertinence de la prédication, le plus haut.

> (4) Les professions où celui qui les exerce est la plupart du temps renvoyé à lui-même, comme dans tous les métiers artisanaux, n'entraient pas en ligne de compte pour moi parce que je voulais être **parmi des gens, <u>et plus précisément</u>, parmi *le plus* de gens *possible, dans des conditions les plus excitantes possibles*** […]**.** (27)

> (5) Ma fuite à toutes jambes aurait pu être mon **auto*destruction***, mon **auto-*anéantissement total*** mais j'eus de la chance. (106)

1.2.2 La variation porte sur un élément syntaxiquement subordonné (x_1 Y, x_2 Z).

---

[5] Pour une analyse de ce type de structures, je renvoie dans ce même volume à l'article d'E. Richard : «Mais que corrige la reformulation ?. Le cas des structures avec réitération d'un même lexème. »

La variation concerne le plus souvent un élément facultatif du groupe syntaxique. La base reste inchangée, et c'est l'expansion qui est modifiée.

Pour les groupes nominaux, cela signifie que le substantif est répété, la reformulation portant, au choix, sur l'épithète, le complément du nom, l'adverbe (adjectif d'adjectif), la relative…

En (6), (7) et (8), il s'agit, comme plus haut, de renchérissement Le re-dit requalifie le substantif et le place sur un degré immédiatement supérieur, imposé en (6) par le fonctionnement scalaire de *et même* (*grand → et même d'importance vitale*), voire renvoie en (7) et (8) à la limite supérieure de la qualité donnée par l'adjectif-source. (la *plus grande possible → absolue*; *grandement → au maximum*)

(6) C'est à lui [Podlaha] que je dois de n'avoir jamais souffert plus tard de difficultés à avoir des contacts et **c'est un *grand* avantage**, **et même un avantage *d'importance vitale.*** (91)

(7) chez Podlaha, dans la cité de Scherzhauserfelfd, j'ai été à l'école **de la *plus grande* réalité *possible*, la réalité *absolue*** (59).

(8) et cela pour être ***grandement* utile, utile *au maximum***. (27)

La double nomination renvoie aussi, classiquement, à l'intrusion du point de vue ou des mots de l'autre dans le discours de l'un. En (9), le passage du dit au re-dit s'explique par le changement de point de vue interne, du jeune apprenti Bernhard à celui de son patron Podlaha. Le pivot de la participiale, le participe présent est conservé, c'est le complément de manière qui est reformulé.

(9) **En l'observant *attentivement***, **en l'observant *plus qu'il n'en avait lui-même conscience***, j'apprenais à venir à bout de la vie quotidienne et à m'affirmer, ce que je n'avais pas appris, même pas de mon grand-père. (89)

En (11) et (12) la langue de Bernhard intègre pour mieux s'en démarquer les mots des autres : ceux de la société de consommation en (10), ceux des membres de sa famille en (11), exhibés comme autant de dits prescriptifs et conformistes, avec lesquels lui-même se trouve en complet désaccord :

(10) Dans l'intervalle, une série de ***grands* marchés** se sont établis dans les environs tout proches, des ***super*marchés**, **comme on les appelle**, se sont élevés du sol de Lehen […] (92)

(11) A peine étais-je, comme ils l'avaient cru, depuis un certain temps, sur **une *bonne* route**, **ce qui voulait dire une route *convenable*,** *parce qu'ils pouvaient deviner, imaginer son parcours*, je m'égarais dans une **entreprise *ridicule***, **comme ils l'appelaient**, **entreprise *qui de nouveau réduisait tout à néant*** (125)

Ce premier type de répétition-reformulation ne pose pas véritablement de problème dans la mesure où il n'y a pas d'identité formelle absolue. Que le deuxième dit marque une gradation (ou renchérissement), un progrès du dire (ou mieux dire), ou bien qu'il renvoie à un dire autre et étranger, la réitération du Même (ici des lexèmes) passe par l'ajout ou la variation. Quel que soit le trajet entre les deux, et aussi minime fût-il, l'écart existe, il est tangible et insurmontable.

2. LA REPETITION EST FAUSSEMENT REFORMULANTE

Désignation faussement duelle, X1 et X2 sont interchangeables

Tout autres sont les occurrences où la désignation duelle ne renvoie plus de manière immédiate à un dire différent, mais où les deux segments X1 et X2 sont à ce point ressemblants qu'ils apparaissent interchangeables. Le lecteur est confronté à ce qu'on pourrait qualifier de piétinement du dire, à des séries de re-dénominations écholaliques dont il a le plus grand mal à démêler le bien-fondé. Bernhard reduplique des segments de taille et de nature diverses, sans que cela se justifie par un changement sémantique notable. Nous allons voir comment cette transgression s'effectue au niveau des mots, de l'enchaînement des phrases, puis du texte dans sa globalité.

2.1 Les faux composés

2.1.1 Le composé parataxique

C'est le cas des composés additifs (ou de structure parataxique, type reine-mère etc) pour lesquels X_1 et X_2 sont strictement interchangeables

(12) Sans cesse rien que **le mensonge-vérité, la vérité-mensonge** et caetera. (40)[6]

L'interchangeablité des deux mots composés est confirmée et proclamée par le *et caetera*. Or cette parfaite permutabilité sémantique est d'autant plus gênante que le mot composé unit ici des contraires lexicaux, censément inconciliables. Avec Bernhard, les deux contraires sont vrais ensemble (au sens logique du terme), en même temps. Le jeu gratuit sur les mots, l'alliance des termes contradictoires, vient couronner un développement labyrinthique sur la vérité et le mensonge, dont les deux mots composés interchangeables résument toute la

---

[6] A vrai dire, le texte allemand repose sur une structure syntaxique (*Immer wieder nichts anderes als die Lüge als Wahrheit, die Wahrheit als Lüge et cetera*. (30)), mais le procédé d'inversion des composants est suffisamment récurrent chez Bernhard (cf. Betten 1987) pour justifier que je retienne cet exemple et la traduction, pour une fois plus compactée, du français!

teneur.[7] La fausse variation lexicale figure et conclut la contradiction insoluble, l'aporie du raisonnement qui précède.

2.1.2 Le nom propre "composé"

> (13) La vieille madame **Laukesch ou Lukesch** est-elle encore en vie? Que sont-devenus tels ou tels de ces enfants? (93). … Même des caractères difficiles parmi nos clients **j'étais venu à bout. J'étais venu** à bout de **madame Lukesch ou Laukesch** dont le fils s'était fourvoyé dans une carrière sans issue de comédien populaire dans la brasserie en sous-sol dont il […/…] a déjà été question et un beau jour s'était tué. Peu après madame **Laukesch ou Lukesch** s'était tuée elle aussi. (95)

Dans l'exemple ci-dessus, on peut mettre sur le compte de la mémoire défaillante de l'auteur (son moi littéraire autobiographique) l'apparition systématique d'un Nom propre, sous deux formes distinctes. On constate par ailleurs avec quelle virtuosité la répétition est alternée. Elle obéit en effet à une succession stricte, dans laquelle les deux membres sont systématiquement inversés à chaque nouvelle occurrence. On a une suite de type X_1 ou X'_1 … X'_2 ou X_2 … X_3 ou $X'_{3,}$ dans laquelle la dernière forme nommée devient systématiquement la première formée nommée dans la mention suivante. En cela, cette alternance reprend l'anadiplose du groupe verbal "j'étais venu à bout" (répétition de la fin de la phrase au début de la phrase suivante) et peut être considérée comme une acrobatie purement formelle.

Cette interprétation cependant est insuffisante face à la récurrence systématique de la double désignation. Ce nom propre n'apparaît jamais autrement que dans ce doublon. Bernhard choisit de maintenir le doute à chaque mention, sans exception. Le systématisme de la désignation duelle questionne son évidence, la rigidité du Nom propre se fissure, il devient improbable.

2.2 Le mot et son double

Le fait de mettre des mots en valeur, de les extraire du texte de manière ostentatoire, de les faire émerger comme autant de panneaux signalétiques est un phénomène extrêmement courant chez Bernhard[8]. La palette d'ostension est variée, des signes typographiques (le plus visible des procédés est sans nul doute le recours à l'italiques) aux commentaires

---

[7] Chez Bernhard, les constituants du composé apparaissent d'abord seuls, dans des constructions syntaxiques, avant d'être compactés et compressés dans des mots. (Betten, Wissenschaft als Finsternis 2002 : 184)

[8] Peter Handke décrit ces mots exhibés comme des "Empfindlichkeitswörter, Qualwörter" (1970 : 101).

métalinguistiques les plus explicites, procédés le plus souvent conjugués de manière plurielle, juxtaposée, comme l'atteste (14).

> (14) Je savais pourquoi j'avais fait tirer à la fonctionnaire de l'Office du travail des douzaines de fiches de son fichier, je voulais aller *dans le sens opposé*. Cette notion : aller *dans le sens opposé*, je l'avais sans doute énoncée moi-même sur le chemin de l'Office du travail, sans cesse : *dans le sens opposé*, la fonctionnaire ne comprenait pas quand je disais : *dans le sens opposé*, car je lui avais *dit* une fois : je veux aller *dans le sens opposé*, elle me jugeait vraisemblablement fou car je lui avais dit effectivement plusieurs fois : *dans le sens opposé* (19, les italiques sont dans le texte, le soulignement pour les verbes et les mots du dire est de moi. La série *dans le sens opposé* se poursuit, de manière continue, sur 3 pages, et est présente, de manière intermittente, dans l'ensemble du livre)

Je ne m'intéresserai ici qu'aux paires lexicales systématiques. Ce sont des mots qui paraissent n'exister qu'au sein d'une désignation duelle, flanqués d'un mot-jumeau, dont la présence rémanente évoque un lien indéfectible, vital, pour ainsi dire, comme de fratrie siamoise, où la disparition de l'un paraît devoir annoncer la disparition de l'autre. Dans *La Cave*, il est un mot pour lequel la désignation plurielle de deux, parfois plus de deux mots semble systématique tout au long du livre : c'est le terme *Enfer*, écrit avec une majuscule en français, par lequel Bernhard renvoie à la cité de Scherzhauserfeld. Il semble que le terme n'apparaisse jamais en usage, mais toujours en modalité autonymique, accompagné d'un double reformulant : l'*antichambre de l'Enfer* (en allemand, c'est le couple *Hölle, Vorhölle*). Le mécanisme de la recherche dénominative suit le mouvement que l'on déjà observé pour l'incipit ou pour le mot composé additif : de nombreux commentaires métalinguistiques cernent la première occurrence des termes *antichambre de l'Enfer* et *Enfer*, qui apparaissent alors séparément, dans des énoncés autonomes qui tous reviennent sur la nature et les raisons de cette double prédication.

> (15) Je me rappelle mon temps d'apprentissage, le temps de ma vie le plus important, je le crois, et naturellement je me rappelle **l'antichambre de l'enfer humain**, terme par lequel j'ai toujours désigné pour moi-même (1) la cité de Scherzhauserfeld. Je n'ai pas dit (2) en allant dans la cité de Scherzhauserfeld: je vais dans la cité de Scherzhauserfeld, mais j'ai dit (3) : je vais dans ***l'antichambre de l'Enfer.*** Tous les jours j'entrais dans **l'antichambre de l'Enfer que la** municipalité de […/…] Salzbourg a construite pour ceux qu'elle a rejetés. Si **l'Enfer** existe, me suis-je dit alors (4), il ressemble à la cité de Scherzhauserfeld. Alors je croyais encore **à l'Enfer**. Comme aujourd'hui je ne crois plus **à l'Enfer**, la cité de Scherzhauserfeld était **l'Enfer** il ne pouvait y avoir quelque chose de pire pour les habitants de la cité de Scherzhauserfeld. (37)

L'antichambre de l'enfer est le terme utilisé par le jeune Bernhard, l'apprenti, le terme *Enfer* celui qu'utilise le Bernhard écrivain, trente ans plus tard, l'association des deux va cumuler les deux perspectives, celles du Je narré et du Je narrant, qui apparaîtront à partir de là toujours indissociées, jusqu'à la fin du récit. Les commentaires métalinguistiques sur ces deux mots initient la plus longue chaîne (au sens commun de *suite*, *succession*) de répétitions de *La Cave* (de la p. 37 à la p.140, le récit en compte 143). L'association des deux termes va explorer quasiment toutes les formes de la reformulation, de la simple juxtaposition par virgules au marquage explicite, qu'il s'agisse du marquage graphique (parenthèses (16), italiques (35); marquage lexical (emploi de divers marqueurs de reformulation : *ou, à plus forte raison, pour mieux dire*) ou même syntaxique (relative, groupe infinitif). Ci-dessous un échantillon de quelques variantes

(16) Un hasard, pensais-je, m'a conduit dans **l'antichambre de l'Enfer (l'Enfer*)***. Celui qui ne connaît pas **l'antichambre de l'Enfer (l'Enfer*)*** est un inconscient, un incompétent. (38)

(17) J'aimais cette opposition comme aujourd'hui encore j'aime les oppositions, l'opposition entre **la cité de Scherzhauserfeld, donc la cave, l'antichambre de l'Enfer, véritable Enfer,** mon chez-moi, la musique et la Pfeifergasse (119).

(18) Comme je l'ai appris dans le journal, la municipalité a commencé à abattre **la cité de Scherzhauserfeld**, à démolir **ces témoins de brique ou d'aggloméré, vieux d'un demi-siècle,** à raser **l'antichambre de l'Enfer ou le véritable Enfer** comme toujours, à détruire **ces murs entre lesquels durant des décennies tant d'inutiles malheurs se sont passés.** (41, reformulation répétante, syntagme nominal lui-même inclus dans une série de propositions infinitives reformulées)

(19) J'ai préféré aller dans **l'antichambre de l'Enfer**, **ou pour mieux dire**, **en Enfer** plutôt que de rester au lycée et devoir faire appel aux miens. (61)

(20) Déjà de loin, dans cette ville qui a toujours prétendu n'avoir **pas d'antichambre de l'Enfer et à plus forte raison pas d'Enfer,** on reconnaissait les habitants de **l'antichambre de l'Enfer ou de l'Enfer**: des créatures confuses, égarées, arrivant d'un pas précipité. (42)

(21) La volonté de vivre et d'exister, affichée ici et là, même dans la cité de Scherzhauserfeld, comme une bouffonnerie grotesque ne faisait que rendre encore plus affreuse la situation dans **l'antichambre de l'Enfer, qui fut l'Enfer**. (51)

L'entêtement qui consiste chez Bernhard à constamment mêler les deux perspectives, l'obstination obsessionnelle de la désignation répétée fait apparaître chez le lecteur un déchiffrement automatique, quasi-pavlovien, de ce doublon : on le voit venir à l'avance, il ne nous fait plus trébucher, on ne s'y arrête plus, il devient normal, attendu. On s'habitue à l'indicible de l'horreur, au fait que la réalité de la cité de Scherzhauserfeld ne puisse être

qualifiée autrement que par ces deux termes. La rémanence des mots siamois créent un nouveau rapport mot/ chose, qui associe les deux termes *Enfer* et *antichambre de l'Enfer* de manière indéfectible à celui de la cité de Sherzhauserfeld. L'association systématique des deux termes a un effet double et contradictoire : d'un côté; il soude le mot à son référent. De l'autre, il affirme l'impossibilité de le décrire. Ce paradoxe est résolu lorsqu'on se trouve confronté à une désignation unique. Cela se produit à deux reprises dans le livre, et, par deux fois, c'est une clé interprétative qui est donnée, qui vaut pour tout le livre, comme si enfin un mystère se résolvait, qu'on avait fini par oublier derrière une telle obstination dans la reduplication. La première désignation unique se trouve dans une structure prédicative, qui plus est en italiques:

> (22) Vraisemblablement j'étais toujours de si bonne humeur dans le sous-sol parce que je savais à quoi j'échappais tous les jours au petit matin, c'était mon chez moi qui était ***mon enfer*** et chaque jour mon chemin qui me conduisait à la cité de Scherzhauserfeld, qu'à présent je recommence à qualifier ***d'antichambre de l'enfer***, était le chemin qui me sauvait. (82)

L'apparition de ce nouveau référent, dans une phrase aussi courte, aussi sobre (pour Bernhard) rompt brutalement la chaîne des répétitions. La pertinence de la relation prédicative (c'était mon chez moi qui était ***mon enfer***) est d'autant plus forte qu'elle résonne de toutes les occurrences qui, tout en martelant l'adéquation mot/chose, entre l'enfer et la cité de Scherhauserfeld, soulignaient aussi l'impossibilité de faire coïncider un seul mot avec le référent. L'emploi de deux termes dans des énoncés différents introduit une comparaison qui n'est pas sans éveiller la compassion chez le lecteur : pour Bernhard, l'enfer, c'est chez lui, pas chez les autres. Désignation unique prolongée et confirmée sur la page suivante

> (23) En vérité, chez moi, à la maison, les conditions qui régnaient étaient plus affreuses, plus terribles que celles qui régnaient n'importe où dans la cité de Scherzhauserfeld, les habitants de l'antichambre de l'enfer croyaient être en enfer, mais ils ne vivaient pas en Enfer, *c'était moi* qui étais en enfer, mais de cela je ne racontais rien (83, en italiques dans le texte)

Les deuxième occurrence unique se trouve à la fin du livre, il s'agit de l'ultime apparition du mot Enfer, qui, met un terme définitif à la dénomination plurielle. Il s'agit d'un discours rapporté, qui se trouve à l'intérieur du récit final, lors de la rencontre avec l'ami au marteau-piqueur. Bernhard cite les paroles de l'ouvrier originaire de la cité de Scherzhauserfeld :

> (24) Pouvais-je me souvenir de sa sœur, une fille *belle comme un astre*? De Podlaha, il avait peur, il avait été une fois surpris en train de lui voler quelques pommes. Je ne lui ai pas seulement volé ces pommes, dit-il. Les jeunes d'aujourd'hui ne soupçonnent pas combien alors tout était difficile. Quand on

> faisait devant eux une allusion à la guerre, à l'après-guerre, aux Nazis et aux Américains, tout cela réuni **c'était <u>véritablement</u> l'Enfer**, ils ne comprenaient rien. (140, les italiques sont dans le texte)

La superposition des voix du DIL (ouvrier et narrateur confondus) et la possible hésitation sur l'attribution du dire est le fait de la traduction française; en allemand, le discours est rapporté sur le mode explicite et inambigü du subjonctif (mode du DR).

> (25) Ob ich mich an seine Schwester erinnern könne, ein *bildschönes* Mädchen? Den Podlaha habe er gefürchtet, der habe ihn einmal beim Diebstahl von ein paar Äpfeln ertappt. Er habe ihm nicht nur die Äpfel gestohlen, sagte er. Die heutigen Leute hätten keine Ahnung, wie schwierig damals alles gewesen sei. Wenn man ihnen eine Andeutung mache über den Krieg und die Nachkriegszeit und über die Amerikaner, alles zusammen **die Hölle <u>selbst</u>**, verstünden sie nichts. (104)

La modalisation autonymique souligne ici l'absolue pertinence de la prédication, la consonance entre discours de l'homme au marteau-piqueur et de Bernhard l'écrivain, c'est l'homme aux mots simples qui a le mot de la fin qui légitime tout le discours de l'écrivain

3. LA REPETITION EST UN REFUS DE REFORMULATION

> *Le roi est environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le roi, et à empêcher le roi de penser au roi. Car le roi est malheureux, tout roi qu'est le roi, si le roi pense au roi.*
> Ex. de G. Moignet, cité par Frédéric 1985 : 87

Le refus d'anaphorisation

Je terminerai cette étude par un procédé extrêmement saillant chez Bernhard, qui joue à mon sens un rôle prépondérant dans les réactions dépréciatives qu'il suscite chez les lecteurs : il s'agit de l'usage qu'il fait de la redénomination systématique ou le refus d'anaphorisation. Je m'appuierai dans mon analyse sur les travaux en sémantique référentielle de C. Schnedecker (1997) et G. Kleiber (1994). Parmi les règles d'usage pour la répétition, il en est deux qui semblent intangibles et qui concernent ce qu'on peut appeler "l'anaphore grammaticale coréférentielle" (Frederic 1985 : 87 parle d'anaphore grammaticale).

Dans un enchaînement d'énoncés, il apparaît que la répétition nominale est fortement disqualifiée lorsqu'elle se produit dans deux phrases consécutives, coup sur coup, sans que soit appliquée ce que C. Schnedecker nomme la loi de l'"intermède pronominal". D'autre part, la répétition ou rédénomination nominale, est considérée comme agrammaticale lorsqu'elle a lieu à l'intérieur des frontières d'une même phrase. En cas de coréférence, c'est l'emploi du pronom qui est privilégié, ou même, s'agissant du niveau intraphrastisque, syntaxiquement

imposé. Pour C. Schnedecker, la répétition induit soit une interprétation disjonctive[9] soit provoque "des effets de sens"[10].. Parce qu'elle consacre son étude à l'emploi du Nom propre, les effets de sens sont toutefois réservés aux seuls Noms propres pour lesquels le "même référent est en proie à une contradiction latente." (1997 : 10). Cette propriété de provoquer des "effets spéciaux", je l'étendrai ici à la répétition littérale des SN pleins, dans la mesure où chaque item lexical, lorsqu'il est répété dans un endroit inattendu (ou plutôt là où le pronom est attendu), acquiert une connotation autonymique. C'est le phénomène de la redénomination littérale en tant que tel qui mérite d'être questionné. Avec la répétition, ce n'est plus seulement le signe en tant que tel qui est répété, mais le signe en tant que signifiant d'un signe. Le mot répété est employé à la fois en usage et en mention. Les effets de sens sont nombreux, et peuvent être extrêmement déstabilisants[11].

Th. Bernhard ne cesse de transgresser les lois d'anaphorisation et chez lui, la tension que fait naître la redénomination systématique atteint les limites du supportable.

(26) Demeurer dans **la cité de Scherzhauserfeld**, c'était habiter au milieu d'une tache de boue, d'une marque d'infamie. C'était **ici**, selon l'opinion de toute la ville, qu'existaient les lépreux et parler de **la cité de Scherzhauserfeld** voulait seulement dire que l'on parlait de criminels, plus précisément de repris de justice, d'alcooliques et effectivement de repris de justice alcooliques. Toute la ville contournait **la cité de Scherzhauserfeld**, arriver de **la cité de Scherzhauserfeld** pour demander quelque chose équivalait à un arrêt de mort. Qualifiée de ghetto de criminels, **la cité de Scherzhauserfeld** avait toujours été la cité qui ne pouvait porter que le crime dans le reste de la ville et quand une personne venait de **la cité de Scherzhauserfeld** cela voulait simplement dire: un criminel vient en ville. Sans y aller par quatre chemins, on l'avait d'ailleurs toujours affirmé; les gens de **la cité de Scherzhauserfeld** avaient toujours été ombrageux et après qu'on les avait accusés, qu'on en avait fait des êtres méprisables durant des décennies, ils avaient nécessairement dû croire avec le temps qu'ils étaient ce dont on les qualifiait: une racaille criminelle. Il n'est pas étonnant qu'à partir d'un certain moment qui remonte à très longtemps, quatre ou cinq décennies, **la cité de Scherzhauserfeld** fût devenue en permanence pourvoyeuse des tribunaux de Salzbourg, une source inépuisable qui alimentait les prisons et les établissements pénitentiaires autrichiens. La police et les tribunaux se sont occupés intensément de **la cité de Scherzhauserfeld** mais pas la municipalité et la prétendue aide sociale n'a utilisé **la cité de**

---

9 Si je dis : *David aime David*, on pense qu'il y a deux David.

10 Ainsi, l'emploi du Np dans *Seul Félix a voté pour Félix* favorise une lecture dédoublante, qu'elle paraphrase par *Seul l'électeur Félix a voté pour le candidat Félix*".

11 C'est sur ces "effets spéciaux" que sont par exemple fondées les tautologies formelles (*un sou est un sou, les affaires sont les affaires),* la reduplication des substantifs (*une femme-femme*) etc.

> **Scherzhauserfeld** que comme alibi pour dissimuler son incapacité sans bornes. (33-34)

L'extrait suivant, inséré dans un développement qui couvre en réalité quatre pages, illustre le caractère mécanique, implacable, impitoyable de la répétition. Alors que le pronom a une vertu cohésive, la redénomination apparaît comme un fauteur de disjonction, de fracturation de la cohésion référentielle. Le référent est présenté comme une réalité à ce point choquante et inapprochable qu'il est systématiquement soustrait à une saisie en continu (ce que ferait le pronom, qui stockerait les informations dans sa petite valise), et systématiquement objet d'une nouvelle saisie. La répétition est transgressive, parce qu'elle oblige à repartir à zéro, à apporter un éclairage neuf sur le même objet[12]. Le lecteur, tel Sisyphe avec son rocher, se retrouve à chaque redénomination au bas de la pente, qu'il lui faut regrimper, et cela sans fin …

On comprend mieux en quoi les lecteurs peuvent sentir offensés et choqués[13]. C'est un soulagement indicible pour le lecteur quand enfin arrive l'anaphore : c'est d'ailleurs uniquement à la fin du développement sur la cité de Scherzhauserfeld. On passe au présent après le prétérit du récit, et à son point de vue à lui, après le point de vue des autres.

> (27) Encore aujourd'hui, en ouvrant les journaux de Salzbourg, trois bonnes décennies après le temps de mon activité à la cité de Scherzhauserfeld, je lis des considérations sur le rapport entre presque tous les procès criminels de Salzbourg – ce sont encore aujourd'hui sans cesse des procès pour coups et blessures ayant entraîné la mort et pour meurtre – et la cité de Scherzhauserfeld. La situation **là-bas** quand je pense à ce qu'elle était il y a trente ans, ne peut que s'être aggravée. Aujourd'hui des groupes d'habitations et des tours, tumeurs de notre époque sans esprit et ennemie de l'esprit, sans imagination et ennemie de l'imagination, s'élèvent **là-bas** où autrefois, il y a trente ans, il y avait des prairies. [34]

On peut ici parler d'anaphore libératrice, qui fait passer le discours de Bernhard, qui piétinait dans la rage et la véhémence contre le carcan du mot des autres, à son propre discours. L'anaphore réhabilite le référent de la cité de Scherzhauserfeld et lui redonne, en même qu'un sens plein inquestionné dont la répétition l'avait dépouillé, la dignité.

4. CONCLUSION

---

[13] C. Schnedecker parle à propos de la répétition en contexte homogène d'un "effet de taylorisation", "la rédénomination crée un effet de "taylorisation", qui contrevient littéralement au (bon) déroulement de la séquence, ou du moins, laisse entendre un dysfonctionement" (1997 : 159).

La répétition, à l'identique, sans ajout et sans variation, est énigme. Alors que la reformulation, ne questionne jamais le dit (ou le dire) sans donner une réponse, contenue dans l'écart entre le dit et le re-dit; la répétition im-pertinente, elle, questionne mais ne répond pas. Elle est cela comparable au marqueur complexe que sont les guillemets. Identifiable, de manière ostentatoire. Défiant, pour le sens, le lecteur. Formellement précise, elle flotte, sémantiquement, dans l'espace imprécis et ouvert de l'interprétation. A la différence du palimpseste, sur lequel l'ancien, effacé et recouvert de nouveau, apparaît en sous-impression, en filigrane, la répétition surcharge, n'efface ni ne gomme rien. En récrivant le même, elle le rend ineffaçable, le charge d'un sens stratifié, multiplié, qui ne laisse pas d'être interrogé.

5. BIBLIOGRAPHIE

AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 1995. *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Larousse, t.1, 869 p. (2 tomes)

BETTEN Anne, 1987. "Die Bedeutung der Ad-hoc-Komposita im Werk von Thomas Bernhard, anhand ausgewählter Beispiele aus Holzfällen. Eine Erregung und Der Untergeher" Eds Brigitte Aschbach-Schnitker, Johannes Roggendorfer: *Neuere Forschungen zur Wortbildung und Historiographie der Linguistik. Festgabe für Herbert E. Brenkle zum 50. Geburtstag*, Tübingen, Narr, 69-90.

BETTEN Anne, 1998. "Thomas Bernhards Syntax: Keine Wiederholung des immer Gleichen", Eds. Karin Donhauser, Ludwig Eichinger, *Deutsche Grammatik – Thema in Variationen. Festschrift für Hans-Werner Eroms zum 60. Geburtstag*, Heidelberg, Winter, 169-190.

CLINQUART Anne-Marie, 1996. "Fonctions rhétoriques de la reformulation ou quand la reformulation est le témoin de la maîtrise discursive et communicative du locuteur", *Cahiers du français contemporain 3*, CREDIF, Didier-Erudition, 151-174.

CLINQUART Anne-Marie, 2000, "La répétition, une figure de reformulation à revisiter", *Répétition, altération, reformulation*, Presses Universitaires franc-comtoises, 323-349.

FREDERIC Madeleine, 1985. *La répétition, étude rhétorique et linguistique*, Tübingen, Niemeyer.

GENETTE Gérard, 1999. "L'autre du même", *Figures IV*, Seuil, coll. Poétique, 101-107.

HANDKE Peter, 1970, "Als ich 'Verstörung' von Thomas Bernhard las", in Botond A., éd., *Über Thomas Bernhard*, Francfort, 100-110.

KLEIBER Georges, 1994. *Anaphores et pronoms*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1994.

PRAK-DERRINGTON Emmanuelle, 2005. "Récit, répétition, variation", *in Reformulation(s), Cahiers d'Etudes Germaniques*, n°49, 55-65.

RICHARD Elisabeth, 2000. *La répétition : syntaxe et interprétation*, Thèse de doctorat sous la direction de Michèle Noailly, UBO, Brest.

SCHNEDECKER Catherine, 1997. *Nom propre et chaînes de référence*, Recherches linguistiques n°21, Université de Metz.